

LES HEROS DE VICTOR HUGO.

Connu comme l'artiste le plus habile de la poésie française, Victor Hugo a toujours été considéré comme un grand poète lyrique plutôt qu'un grand auteur, car il est doué d'une imagination vigoureuse de peintre qui sait voir, rendre la couleur, l'ombre et la forme qu'il faut. C'est par la beauté de son style et l'originalité de ses images qu'il restera toujours un des plus grands écrivains français. Parmi les romantiques, son nom se détachera puissant, triomphant, par l'ampleur de ses oeuvres, par ses travaux assidus pour transmettre dans ses poèmes les pensées de son temps, par l'éclat de son style incomparable, mais comme fond de caractère, il faut avouer que Hugo est moins sensible que Lamartine et moins penseur que Vigny. Il a plutôt un tempérament égal, ordinaire, qui prend plaisir à étaler sa vanité en optimiste convaincu. De ce point de vue, il est peut-être le moins romantique des romantiques, car chanter le désespoir et le dégoût de la vie est pour lui plutôt une convention de 1830 qu'une chose sentie et approuvée. Sa vie était, pour la plus grande partie, heureuse, réussie; son tempérament fort et sain; il était loin de cette souffrance morale inspirée par une sensibilité fine et nerveuse qu'avaient éprouvée Chateaubriand, Lamartine et Vigny. Aussi, avait-il une inclination plus marquée pour le progrès et la prospérité que pour la mélancolie. Sa poésie la plus personnelle est celle où sont révélés ses sentiments d'homme de famille qu'il sait exprimer avec une délicatesse, une intimité et une sincérité charmantes. De ces "Feuilles d'Automne" où le moi persiste dans les effusions de la tendresse familiale, nous voyons Hugo dans son attitude la plus naturelle et la plus touchante. D'autres recueils de vers contiennent plutôt des pièces de circonstances où les

idées de l'auteur se confondent avec celles de tout le monde de son temps. Ce n'est seulement par son ardeur infatigable, par sa passion constante pour son art que Hugo a su découvrir le chemin du progrès continu et puissant jusqu'à la fin de sa vie.

Car, si Hugo n'est pas doué d'une sensibilité aussi profonde que les autres romantiques, du moins il est pourvu d'une nature énergique qui, en s'attribuant un rôle important, est sûr de le jouer à merveille. C'est ainsi qu'une fois qu'il fut décidé d'être un romantique, il prit en main la défense de cette école, et dans sa Préface de Cromwell, fit éclater toute la théorie littéraire du romantisme. Il en devint ainsi le chef prononcé, ayant en lui la puissance et la volonté que Lamartine n'avait pas daigné exercer pour ce rôle.

Comme poète, Victor Hugo a toujours cru que sa mission était celle de l'apôtre, du mage inspiré, du pasteur des âmes ou du héros des faibles et des malheureux. Il ne considère guère la poésie seulement comme un soulagement du cœur ou une consolation personnelle; pour lui, étaler seulement ses douleurs dans ses vers serait trop peu à l'égal de ce qu'il aspire. Le poète doit être un écho pour son siècle, le miroir où se reflète le monde :

"Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de crystal,
Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore"(1).

Le poète doit jouer aussi le rôle du guide de l'univers :-

"Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies;

.....

(1) V. Hugo. - Les Feuilles d'Automne : Ce siècle avait deux ans.

Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui, sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir..."(i).

Ainsi, le poète est tenu d'avoir des idées qui éclaireront le monde et le rendront meilleur, étant "l'étoile qui mène à Dieu rois et pasteurs!"(ii). Mais, si Hugo aspire à diriger le peuple vers l'avenir, souvent il ne fait qu'interpréter son époque, qu'à renvoyer les faits journaliers de son temps qu'il pare de son génie lyrique. C'est ainsi qu'il agit sur l'opinion, qu'il parvient à hausser sa qualité de penseur ordinaire et lui donne un air de grandeur et d'importance qui attire la sympathie de tout un peuple. Ses idées ne sont peut-être pas neuves, mais elles sont claires, précises, sérieuses, pratiques, généreuses même et pleines de bon sens. On voit ainsi Victor Hugo s'occuper de socialisme, d'histoire, de libération intellectuelle et morale, et tout cela au point de vue populaire. C'est pour le peuple, pour les petits, les forçats, les criminels, les malheureux qu'il plaide, et sa voix, plus forte que les autres, cause une sensation profonde.

C'est de cette manière que les héros de Victor Hugo deviennent tous ses porte-voix à travers cette lutte vers le progrès et le perfectionnement de l'humanité. Parlons d'abord de ses romans. Comme tous les romantiques, Hugo à son début croit braver les classiques en comblant ses romans d'événements fantastiques, sauvages et horribles. "Bug Jargal", récit exotique de bivouac,

.....

(i) V. Hugo.- Les Rayons et les Ombres : Fonction du poète.
(ii) Ibid.

est l'histoire d'une révolte sanglante des noirs à Saint-Domingue. Le héros, Bug Jargal, est l'idéal du héros sauvage à peu près comme Chactas de Chateaubriand. Il réunit en lui les traits les plus beaux qu'on puisse trouver chez un homme : culte de l'honneur, noblesse de sentiment, douceur et fierté dans le maintien, courage dans le danger, abnégation et sacrifice de sa vie pour une cause sublime. Roi des noirs, ce Bug Jargal a une taille gigantesque, une force prodigieuse propre à rompre toutes les entraves physiques, mais l'amour le lie à une jeune fille de la race blanche qu'il sait fiancée à un autre, et cette constatation le fait souffrir atrocement. Dévoré par la tristesse, las de vivre comme esclave et exilé, il souhaite la mort et l'obtient après un acte de sacrifice et d'abnégation digne d'un héros romantique.

"Bug Jargal", dans l'ensemble, est plus intéressant à lire que "Nan d'Islande", roman historique, mais plus fantastique et plein de mélodrames extravagants. "Il n'y a, avouait la préface de 1833, qu'une chose sentie, l'amour du jeune homme, qu'une chose observée, l'amour de la jeune fille. Tout le reste est deviné..." En effet, "Nan d'Islande" est en partie l'histoire de Victor Hugo jeune et amoureux de sa future femme, Mlle Adèle Foucher. "Au mois de mai dernier - écrivait le jeune poète en 1822, - le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante; je choisis un confident muet, le papier... Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques... Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je

voudrais être..."(1). Il peignit donc cette jeune fille dans "Han d'Islande" sous le nom d'Ethel, on se peignant lui sous le nom d'Ordener. Malheureusement, le livre entier est plein d'incidents sanglants qui abhorrent et dont les scènes d'amour, douces et tendres, semées par-ci par-là, réussissent à peine à voiler l'horreur. Le héros est comme on en trouve ordinairement dans les contes de fées ou de chevalerie, pourvu d'une beauté physique, fils d'un prince, déguisé, doux, brave, aimant la justice, et ayant un monstre à combattre avant de gagner son héroïne. Le sacrifice de sa vie pour le père de celle qu'il aime le relève un peu du héros commun des contes, et nous retrouvons sous ce trait l'idéal abnégation cher aux romantiques. Quant à Han d'Islande lui-même, c'est un anthropophage, qui boit dans un crâne le sang humain et l'eau des mers. Ses crimes sont innombrables et il meurt châtié, mais volontairement après avoir allumé un incendie pour se venger de tout un régiment de soldats. Han d'Islande est le père des monstres créés par Victor Hugo.

Des romans d'amour, passons à des romans de pitié, et de réforme sociale, "le Dernier Jour d'un Condamné" et "Claude Gueux". Tous les deux sont d'un pathétique farouche et font prévoir "les Misérables". Hugo se montre hostile à la peine de mort, à la cruauté et à la justice réservées aux prisonniers, et plaide en même temps pour ces misérables élevés dans la pauvreté et la misère qui, pour vivre, sont contraints de choisir le chemin du mal malgré le fond honnête de leur âme. Claude Gueux représente le type d'ouvrier honnête qui, manquant d'ouvrage et de pain, est réduit au vol et à la prison. C'est pourtant un honnête homme, doux, poli, modeste, mesuré, qui, à peine enfermé, inspire à ses

(1) Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, ch. XXXVII et Lettres à la Fiancée.

compagnons une vénération incroyable au point de devenir parmi eux le chef écouté et obéi. Cependant, l'injustice infligée à lui par le directeur des ateliers de la prison le révolte à un tel degré que Claude le tue à coups de hache et lui-même est condamné à mort. La leçon est visible. Claude Gueux est un "cerveau bien fait, coeur bien fait, sans nul doute. Mais le sort le met dans une société si mal faite, qu'il finit par voler; la société le met dans une prison si mal faite, qu'il finit par tuer"(i). Il s'agit donc de songer au gros du peuple, d'avoir des écoles pour les enfants, des ateliers pour les hommes, car le sort de la grande foule sera toujours relativement pauvre, malheureux et triste. L'auteur termine par ces mots : "Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondisez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la; vous n'aurez pas besoin de la couper" (ii).

"Notre Dame de Paris" est, comme nous le savons, moins un roman qu'une épopée du moyen Age, de la Cathédrale et du vieux Paris. L'oeuvre est pleine de dissertations où l'auteur se plaît à s'étaler sur tout ce qui l'intéresse. L'intrigue, établie entre les personnages antithétiques et vivant seulement de surface, est, comme le concluent tous les critiques, pénible et peu intéressante. Esmeralda, la jeune bohémienne, est aimée d'un jeune capitaine, Phoebus, qui la trompe, d'un prêtre haineux, Claude Frollo, qui la poursuit jusqu'à la mort, et du grotesque bossu de Notre-Dame, qui la protège. Phoebus peut être considéré comme le jeune premier, et Claude Frollo le traître; mais le personnage le plus sympathique et le plus héroïque est Quasimodo, le sonneur de clo-

.....

(i) V. Hugo.- Bug Jargal, Le Dernier Jour d'un Condamné, Claude Gueux, p.479.
(ii) Ibid. p.485.

ches de Notre-Dame, qui sous un physique grotesque, cache le coeur le plus dévoué et le plus touchant. (Cette réunion du grotesque et du sublime dans le même personnage est d'ailleurs le thème développé par Victor Hugo dans presque tous ses romans et aussi dans son drame, comme nous le verrons plus tard). Les foules populaires sont décrites de la manière la plus vivante : des gueux et des truands qui grouillent dans la Cour des Miracles. Enfin, la vraie partie vivante de ce roman est la partie descriptive où l'auteur nous révèle sa puissance d'imagination à un tel point que, comme le dit M. Emile Faguet, "dans ce poème pittoresque, il n'y a guère que les pierres qui vivent"(i). Car Hugo est très supérieur dans sa faculté d'artiste, et peut bien mériter le nom du "philosophe de la couleur locale"(ii). En telle sorte que, malgré Quasimodo qui est le personnage le plus héroïque du roman, notre attention se porte involontairement vers cette Cathédrale qui se dresse sombre, austère, pensif, dominant la ville et les événements. Il n'est donc pas étonnant que M. Gustave Lanson en vient à cette conclusion : "Notre-Dame de Paris est le seul individu qui ait vraiment une âme dans le roman; ce monstre terrible et séduisant, où le poète a saisi un "caractère", est le vrai héros de l'oeuvre"(iii).

"Les Misérables", oeuvre de dix volumes, sont une réunion de romans plutôt qu'un roman ordinaire, car nous y avons, réunies, l'histoire du forçat Valjean et de l'évêque Myriel, l'histoire de Fantine, l'histoire de Cosette et de Marius et aussi celle de Javert. C'est, dans l'ensemble, un roman à la fois historique, philosophique, social, humanitaire, démocratique, aussi bien que lyrique. Le héros qui occupe le centre de l'histoire est

.....

(i) E. Faguet.- Le dix-neuvième siècle, p.201.

(ii) Ibid.

(iii) G. Lanson.- Histoire de la Littérature française, p.993.

Jean Valjean qui représente le type de l'individu repentant, relevé par le remords et l'expiation volontaire. Humanitaire, l'auteur défend la cause de tous ceux qui souffrent par la justice, tous ceux que la société méprise. C'est la vertu du peuple opprimé et souffrant que l'auteur dresse en face des vices du bourgeois riche et égoïste, car "il existe, énonce Hugo dans la préface de ce livre, par le fait des lois et des mœurs une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine". Il résulte donc que l'individu comme Jean Valjean peut se trouver en révolte ouverte contre la morale sociale, mener une vie en dehors des règles convenues de la société, sans cesser d'être bon, vertueux, et pur dans le fond. L'auteur nous montre son héros rétabli par l'exemple de la charité chrétienne révélée par l'évêque Myriel, le héros de l'Eglise, qui est lui "une figure pure, persuasive, très réelle, que comprendront, que reconnaîtront peut-être, ceux que leur éducation n'a pas laissés étrangers aux secrets de la vie chrétienne dans sa suavité et son rayonnement catholiques"(1). Quant à Jean Valjean, c'est peut-être un caractère idéalisé, mais non pas moins vivant. Nous assistons au progrès par lequel cette âme se délivre de l'obscurité du bagne pour entrer dans la lumière de l'humanité. Son âme ne peut pas se fermer au contact d'un tel rayon de bienfaisance répandu par le pardon de l'évêque qu'il a volé et qu'il a failli assassiner :

"Il sentait indistinctement que le pardon de ce prêtre était la plus formidable attaque et le plus grand assaut dont il eût été encore ébranlé; que son endurcissement serait définitif s'il résistait à cette clémence, que, s'il cédait, il faudrait

.....

(1) P. Lasserre.- Le romantique française, p.221.

renoncer à cette haine dont les actions des autres hommes avaient rempli son âme pendant tant d'années et qui lui plaisait; que cette fois il fallait vaincre ou être vaincu, et que la lutte, une lutte colossale et définitive, était engagée entre sa méchanceté à lui et la bonté de cet homme"(i).

Néanmoins, le bon côté triomphera dans Jean Valjean. Devenu M. Madeleine, riche industriel, Valjean se livre à la justice pour ne pas laisser condamner un innocent arrêté à sa place. Il lui arrive même une autre fois de sauver la vie à son ennemi Javert, qui le poursuit partout de sa haine de policier. Le criminel a ainsi passé au sublime du sentiment et devient le héros fameux du sacrifice et du dévouement.

Concernant Javert, il n'est pas moins un héros parce qu'il est un gardien de l'ordre public; lui, qui préfère la mort plutôt que de manquer à son devoir par reconnaissance. Enfin, Marius, le jeune bonapartiste libéral, représente Victor Hugo lui-même. Comme remarque M. Gustave Lanson, "l'insurgé Marius, fils d'un soldat de l'Empire, race de bourgeois, c'est bien visiblement le fils du général comte Hugo, le pair de France de Louis-Philippe, qui est allé au peuple, et qui s'est fait le serviteur glorieux de la démocratie"(ii). Le caractère de Marius, comme celui de Victor Hugo, n'a rien de frappant. Il dénote simplement l'homme de bonne volonté qui nourrit un grand amour de la justice, une admiration pour les belles âmes et une grande pitié pour les faibles.

Après "les Misérables", nous avons "les Travailleurs de la mer" où Hugo révèle sa conception de l'impuissance humaine devant la fatalité des choses. Gilliatt est, comme la plupart des

.....

(i) V. Hugo.- Les Misérables, 1^{ère} partie, livre I, chap.XIII.
(ii) G. Lanson.- Histoire de la littérature française, p.994.

héros romantiques, un solitaire, triste, sauvage presque. Il habite une maison qui passe pour hantée, loin des hommes qui le prennent en horreur à cause de sa laideur et de sa vie étrange, mais qui le respectent du moins à cause de sa douceur, sa fierté, et sa qualité de marin hardi. Comme la sonneur de cloches de Notre-Dame, Gilliatt est assez fort et assez héroïque pour lutter contre tout, contre les tempêtes, contre la pieuvre, contre la méchanceté des hommes, mais non pas contre la fatalité. Malgré ses efforts sublimes pour séparer "la Durante" de sa machine et la rapporter à Guernsey afin d'obtenir comme un prix inestimable la jeune fille qu'il aime, Gilliatt voit se dresser contre lui ce cœur tant aimé, reconnaissant, mais attaché à un autre que lui. Il ne reste donc qu'à se sacrifier et disparaître dans les flots. C'est ce qu'il fait, après avoir tout arrangé pour faciliter le départ de sa chère Vêruchette avec son amant. Ainsi que Quasimodo, Gilliatt restera le héros idéal du dévouement à l'amour, celui qui aime sans être aimé, et qui travaille, avec un cœur saignant mais ferme, au bonheur de la personne aimée. Encore dans ce roman, Hugo parle pour les délaissés, les obscurs, les pauvres monstres dont la laideur détourne d'eux la sympathie des hommes, et qui possèdent malgré leur difformité extérieure un cœur d'ange.

Un autre héros presque du même type, c'est Gwynplaine de "l'Homme qui rit", roman histoire sur l'Angleterre du XVIII^{ème} siècle. Gwynplaine est l'homme dont la bouche est fendue jusqu'aux oreilles et qui semble rire éternellement malgré ses pensées les plus sérieuses. Enlevé dès son enfance par les saltimbanques qui lui avaient modifié le visage, Gwynplaine a été recueilli par le vieux Ursus et y vit heureux avec Déa, la petite aveugle qu'il avait, toute petite, sauvé de la mort. Ils grandissent ensemble et s'aiment d'un amour tout pur, tout idéal. Car, pour l'aveugle,

Gwynplaine est le sauveur, le consolateur, le frère, l'ami, le guide, le soutien, le soleil enfin qui éblouit et réchauffe, car "dans l'idéal, la bonté, c'est le soleil"(i). Pour Gwynplaine, être aimé malgré sa difformité par cet ange de grâce et de pureté est un bonheur trop grand. Leur vie se passe ainsi intimement l'une à côté de l'autre dans le dévouement réciproque. Aussi, quand Gwynplaine redevient Lord Clancharlie, trouve-t-il impossible de se séparer pour toujours de sa compagne d'infortune. Toujours noble dans son rôle de lord, Gwynplaine voudrait être la porte-flambeau qui éclaire ses compatriotes vers la vérité et la justice. Dans un discours aux lords d'Angleterre, il leur montre en lui, le peuple mutilé, maltraité, qui crie justice et vengeance. (Ici encore, c'est Hugo qui demande grâce pour le gros du peuple, pour les pauvres misérables sur qui les riches et les grands marchent sans pitié). Mais son visage le trahit et on se moque de sa difformité comme on ne prend guère garde à ses paroles. Blessé dans son amour propre, dégoûté de l'aristocratie égoïste, Lord Clancharlie redevient Gwynplaine et va retrouver sa Déa :

"Servir et défendre le peuple? mais Dea, c'était le peuple! Dea, c'était l'orpheline, c'était l'aveugle, c'était l'humanité!"(ii).

Mais il est arrivé trop tard. Sans son Gwynplaine, le poids du monde est trop lourd pour la fragile Dea : elle meurt peu après dans les bras de Gwynplaine dont l'amour trop profond et trop dévoué ne permet pas de survivre à sa Dea. Il la suit et meurt, englouti dans les flots.

"Quatre-vingt-treize", le dernier roman de Victor Hugo, est de l'époque révolutionnaire. C'est la lutte entre le marquis

(i) V. Hugo.- L'homme qui rit, livre II, p.10^e.

(ii) Ibid. livre III, p.208.

Lantenac, Chef du soulèvement vendéen, et Cimourdain, prêtre, mais Conventionnel fanatique, aidé du lieutenant Gauvain, propre neveu du marquis. Lantenac, au point d'être pris, revient sur ses pas, au lieu de s'échapper, pour sauver la vie de trois enfants des flammes. Il se livre à Gauvain qui le fait évader. Celui-ci, sur l'ordre de Cimourdain, prend la place du marquis sur l'échafaud. Cependant, le prêtre ne veut pas survivre à son fils adoptif et se tue d'un coup de pistolet. Ces trois personnages bien marqués dans leur rôle de partisan politique, sont tous les trois des hommes d'honneur, dévoués corps et âme à leur cause. Ce sont des âmes droites, qui doivent s'entendre si bien, mais aux prises avec la fatalité, elles sont forcées de se déclarer ennemies. L'opposition de ces trois hommes est intéressante, et leur caractère est réglé avec une rigoureuse précision.

D'après les héros que nous venons de voir, nous pouvons du moins constater le genre de héros préférés de V. Hugo. Dans ses romans comme dans son théâtre, Hugo n'est guère habile créateur de personnages vivants, réels, comme on en trouve dans la vie et dans la réalité. Ses personnages sont construits d'après un procédé favorisé par lui, c'est-à-dire le procédé du contraste établi soit dans deux personnages différents, (Bug Jargal et Habibrah, Ordener et Han d'Islande, Quasimodo et Esmeralda, Jean Valjean et l'évêque Myriel), soit dans le même personnage (Hernani, Marion Delorme, Ruy Blas, Lucrèce Borgia, Triboulet). L'action du drame ne peut donc pas être naturelle ou selon la logique des caractères ou passions; elle est menée par le caprice de l'auteur qui la complique et l'organise d'après sa manière de penser et de sentir. Les intrigues sont par conséquent artificielles et peu vraisemblables : incognito, méprise, reconnaissance, conspiration, poison, suicide, etc. Dans les personnages, nous ne trouverons

rien des forces de volonté agissante comme ceux de Corneille, ni des âmes sensibles, complexes, mais vraies comme ceux de Racine. Les personnages de Victor Hugo sont trop lyriques; ils agissent, pensent et parlent trop selon la volonté de leur auteur pour conserver leur qualité dramatique.

Prenons Hernani. C'est un héros sous le costume du bandit, mais un héros à la mode romantique, sombre, fatal, qui fait le malheur de quiconque s'attacher à lui

"..... Je suis une force qui va!
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres!
Une âme de malheur faite avec des ténèbres!
Où vais-je? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
..... Malheur à qui me touche!
Oh! fuis! détourne-toi de mon chemin fatal,
Hélas! sans le vouloir, je te ferais du mal!"(1).

Mais ce bandit est en vérité un grand d'Espagne, à l'âme noble, en quête de se venger du roi, fils du persécuteur de son père. Il réserve pourtant la vie à cet ennemi, et rétabli enfin par celui-ci dans son rang. il aurait pu être heureux, marié à Dona Sol, quand Don Gomez, l'envieux qui lui avait sauvé la vie par devoir d'hôte hospitalier, le rappelle à sa promesse de mourir aussitôt que le son du cor parvient à ses oreilles. Hernani obéit à ce vieillard, et prend du poison en même temps que Dona Sol.

Marion Delorme a aussi un caractère formé de contraste : une âme pure, dévouée à l'amour, dans un corps souillé. Didier, le héros, est, de même, le type byronien, ténébreux, amer, enveloppé de mystère, d'amour et de crimes :

.....

(1) V. Hugo.- Hernani, Acte III, Scène IV.

"Seul, à vingt ans, la vie était amère et triste.
Je voyageai. Je vis les hommes, et j'en pris
En haine quelques-uns, et le reste en mépris;
Car je ne vis qu'orgueil, que misère et que peine
Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.
Si bien que me voici, jeune encore et pourtant
Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant;
Ne me heurtant à rien où je ne me déchire;

Trouvant le monde mal, mais trouvant l'homme pire"(1).

On reproche beaucoup à Hugo de loger ce type de héros fatal dans une époque aussi historique que celle de Louis XIII, de Richelieu et de Marion Delorme. Le cadre ne lui convient guère, mais Hugo semble ne pas s'en soucier : on est à l'époque romantique, il faut bien que les héros soient romantiques. Ce type de héros, bâtard ou enfant trouvé, victime ou ennemi de la société, désespéré, magnanime et tout débordant de tendresses séduisantes, Hugo le répète d'ailleurs dans tous ses jeunes héros, depuis Hernani, Didier, Ruy Blas, Gennaro, Otbert, Jusqu'à Rodolphe.

Dans "le Roi s'amuse", nous avons encore ce mélange du sublime et du grotesque, le contraste entre la condition sociale d'un personnage et les sentiments qui le guident. Bouffon difforme, Triboulet est malicieux, ironique, méchant, mais père, il est tendre, aimant, dévoué à sa fille qu'il cache jalousement. Il flatte les seigneurs autant qu'il les déteste. Le roi est dans ses mains comme un pantin. Mais ce même roi que Triboulet a conduit au vice lui ravira sa fille. La fatalité le veut : le bouffon est frappé de la même manière que M. de St. Vallier à qui il avait pris sa fille pour la livrer à la fantaisie du roi. Triboulet

.....

(1) V. Hugo.- Marion Delorme, Acte I, Scène II.

se venge; il veut tuer le roi, et c'est sa fille qu'il envoie à la mort.

Le personnage analogue à Triboulet serait Lucrece Borgia. "Prenez, dit l'auteur dans le préface de ce drame, la difformité morale la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète, placez-la là où elle ressort le mieux, dans le coeur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale, qui donne de la saillie au crime; et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel : dans votre monstre, mettez une mère; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux". Ainsi, la seule différence entre Triboulet et Lucrece Borgia consiste, non pas dans le fait que l'un a la difformité physique et l'autre la difformité morale comme nous le montre Hugo lui-même, mais dans la constitution physique seulement, car Triboulet est aussi difforme dans son coeur que dans son corps. Il est placé plus bas que Lucrece Borgia sous tous rapports, excepté ceux de leur coeur qui s'égalent par leur méchanceté cruelle. Bref, malgré les crimes les plus odieux, Lucrece Borgia de Victor Hugo deviendra la mère la plus aimante qu'on puisse imaginer, mais poursuivie elle aussi par la fatalité, elle tombe, frappée par la main même de son fils.

"Marie Tudor" est basée aussi sur une antithèse; c'est l'antithèse de la reine et de la femme. L'histoire est celle d'une reine qui sacrifie à son amour la raison d'Etat. Cependant, le vrai héros du drame, ce serait Gilbert, l'ouvrier ciseleur qui, comme Gilliatt des "Travailleurs de la mer", croit que "le fond de l'amour, c'est l'indulgence, c'est le pardon"(1). On peut être

.....

(1) V. Hugo.- Marie Tudor, Acte III, Scène VII.

trahi, abandonné, mais on restera fidèle jusqu'au bout. C'est bien là l'homme consacré à l'amour, qui peut bien s'écrier : "Du jour où je n'ai plus été aimé, j'ai été mort"(1). Il n'est pas mort cependant. Se sacrifiant à la reine afin que celle-ci rétablisse celle qu'il aime dans l'héritage de son père, Gilbert a cru se perdre dans cette offrande de son sort à cette reine amoureuse qui veut se servir de lui pour se venger de l'Italien son amant. Mais il s'est trompé : sa vertu lui vaudra désormais l'amour de la belle Jane, et elle le sauvera, malgré la reine, de la mort. Car c'est sur le point de faire décapiter l'Italien que la reine ne s'en sent pas la force : la femme agit trop puissamment sur la reine. Mais Simon Renard est là, qui est décidé de faire mourir ce favori, ennemi de l'Etat, et il l'exécutera malgré l'ordre de grâce de la reine.

Rodolphe d'"Angelo" représente lui aussi, comme nous l'avons remarqué, le type des Didiers de "Marion Delorme", c'est-à-dire le type du beau ténébreux, de l'espèce fatale, qu'on ne sait d'où il vient, qui il est, toujours trop aimé des femmes au risque de provoquer les pires catastrophes. L'intention de Victor Hugo dans "Angelo" est de nous montrer une idée morale et sociale : le contraste entre la femme dans la société et la femme hors de la société. C'est la Tisbe, la courtisane, la comédienne, qui joue le rôle principal dans ce drame, figurant, comme Marion Delorme, le dévouement sublime dans la bassesse du corps. Encore ici, nous sommes invités à demander justice pour le peuple, pour les pauvres filles de la rue, droites et bonnes au fond, qui sont rejetées de la société et n'auront jamais leur place près des femmes respectées. Pourtant ce sont des âmes les plus belles, capables

.....

(1) V. Hugo.- Marie Tudor, Acte III, Scène I.

du dévouement le plus héroïque comme la Tisbe qui se laisse frapper à mort par Rodolfo, le seul homme qu'elle aime, pour lui épargner Catarina qu'elle a sauvé de la jalousie du mari, Angelo. Ici encore, répète Victor Hugo, la société est injuste en ne voulant pas reconnaître du tout le beau côté de ces femmes, alors qu'elles sont désireuses de revenir vers le chemin du bien et de l'honneur.

Ruy Blas, comme nous le savons, c'est encore un Didier, mais sortant du bas peuple. C'est un valet amoureux d'une reine, un laquais revêtu d'une livrée, mais sous cette livrée, un gentilhomme capable de devenir premier ministre. Le contraste est trop frappant. Elevé par la fortune à la plus haute charge et s'y égaillant par la conscience et le génie, il se montre le seul serviteur honnête de l'Etat; il semble même qu'il est le seul galant homme de la cour d'Espagne. Un peu comme Gwynplaine, Ruy Blas se charge de jouer le rôle du mage, de montrer aux grands de son pays le peuple souffrant par leurs tricheries et leur hypocrisie. En ne tenant son origine d'aucune noblesse, il est plus invraisemblable dans ce rôle que Gwynplaine. Sa jeunesse, étant passée dans la folie et l'oïveté :

"..... Un jour mourant de faim sur le pavé,
J'ai ramassé du pain, frère, où j'en ai trouvé,

Dans la fainéantise et dans l'ignominie"(1).

il est difficile de se figurer un valet pareil jouer le rôle de grand ministre avec une si grande capacité. Et cependant, cette charge si haute aurait dû le soustraire aux mains infâmes de Don Salluste! Non, le valet courbe la tête devant cet intrigant et se tue de désespoir. La situation est révoltante, et l'on a peine à pardonner à l'auteur son peu d'attention à la logique qui d'ail-

.....
(1) V. Hugo.- Ruy Blas, Acte I, Scène III.

leurs abonde dans son drame.

Otbert, le héros des "Burgraves", est simplement un jeune homme de vingt ans, bon et sympathique. Sa naissance est un peu mystérieuse comme celle des Didiers et des Hernanis, mais c'est peut-être le héros le moins sombre, le moins sinistre du théâtre de Victor Hugo. Son amour avec la fragile Régina semble être enveloppé d'une atmosphère de pureté naïve. Dans ce drame, comme dans d'autres, Hugo attribue une grande importance à la fatalité qui conduit l'homme malgré lui vers la perte et le malheur. Dans "les Burgraves", la fatalité est figurée par Guanhumara, la vieille sorcière esclave qui a élevé Otbert pour se venger de son père; mais une chose triomphera sur la fatalité, c'est la Providence, figurée dans ce drame par la souveraineté, par le personnage de l'empereur Barbarousse, et la haine est ainsi brisée par le pardon.

.....

Concluons enfin que les personnages du théâtre de Hugo reposent simplement sur une antithèse qui oppose, soit dans le même personnage, soit dans deux personnages différents, un trait de caractère à un autre trait de caractère. Ces personnages ne sont d'ailleurs que des pantins dans les mains de l'auteur. Leur mouvement ne correspond ni à leur condition, ni aux situations, ni à aucune impulsion du cœur. Hugo désire cependant qu'ils servent de porte-paroles, de symboles par où il enseignera l'humanité. Ruy Elas, c'est le peuple; la reine, c'est une femme; Don César et Don Salluste, ce sont les deux phases de la noblesse; la Tisbe, c'est la femme méprisée, et Catarina, la femme honorée; Ruy Gomez, c'est la jalousie; Don Salluste et Guanhumara, c'est la haine, etc. Quant aux héros proprement dit, ce sont des jeunes gens aux âmes romantiques de 1830, à l'attitude morne, maudit et funeste, qu'ils

soient placés dans n'importe quel cadre, de n'importe quelle époque. Comme Hernani, ils sont des forces qui vont, incapables de se maîtriser, entraînés par la passion, à la merci de tout ce qu'il y a de plus irréfléchi et de plus irraisonnable. Sans doute, l'amour occupe une place importante dans ces coeurs : il leur inspire les sentiments les plus sublimes comme les vers lyriques les plus beaux.

Les héroïnes de Victor Hugo sont plus sympathiques que les héros. L'amour pur, ingénu, fleurit dans le coeur de Blanche, Jane, Régina, comme il devient ardent et héroïque chez Dona Sol et la Fisbe. Les traîtres eux, sont presque des démons, mystérieux, se glissant partout, sachant tout, possédant tous les secrets. C'est le juif dans "Marie Tudor", c'est Homodéi dans "Angelo", c'est "Guanhumara" dans "les Burgraves". Ce sont souvent eux qui représentent la fatalité qui cause de si grands malheurs. Il est à remarquer aussi que Hugo nourrit un très grand préjugé pour les grands du monde. Les rois, les juges, les prêtres, toute la haute société qui fait partie d'une autorité ou de discipline quelconque sont, selon Hugo, des tyrans, des hypocrites, des méchants. Ceci provient de ses brouilles personnelles avec ces hommes d'autorité. Mais, malgré tous ses petits défauts, il faut attribuer à Hugo l'honneur de fleurir la littérature romantique d'un langage purement lyrique, d'une couleur extrêmement vivante et d'images éblouissantes. Dans ses poèmes, dans ses romans comme dans son théâtre, ce qui nous charme surtout, c'est la maîtrise des mots, l'éclat des images, l'harmonie des rythmes, la beauté du style, la mélodie, une musique qu'on peut dire enchanteresse.